

**Sénat**  
**Une Chambre**  
**haute en terreur**

PAGES 10-11

**Bobigny**  
**Une procureure**  
**s'en va ailleurs**

PAGES 12-13

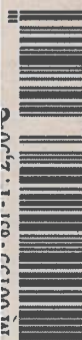
**Lady Di**  
**Une princesse**  
**toujours à l'honneur**

PAGES 16-17

**Libération**

«Rebirth of the Reds», série réalisée en 2016 après un attentat à Kaboul par le peintre afghan Mohsin Taasha. MOHSIN TAASHA

Libération



# AFGHANISTAN

## LE JOUG D'APRÈS

Vie quotidienne, justice, culture...  
Qu'est-ce qui attend les Afghans, piégés par les talibans dans un pays désormais déserté par l'armée américaine ?  
«Libération» fait part des angoisses et du désespoir ambiants. PAGES 2-9



La plasticienne Kubra Khademi a été bannie de son pays en 2015. Elle avait défilé en armure à Kaboul pour dénoncer l'instrumentalisation du corps des femmes. PHOTO DR

# Pour la scène culturelle afghane, l'exil ou la mort

Avec le retour au pouvoir des fondamentalistes, la création artistique du pays qui avait émergé depuis vingt ans est contrainte à la fuite. Plusieurs initiatives ont vu le jour pour exfiltrer et accueillir, notamment en France, des dizaines d'artistes en danger.

Par  
**CLÉMENTINE MERCIER**

Quand les talibans entrent dans Kaboul le 15 août, les peintres d'une fresque murale continuent à ripoliner, sans prendre la mesure du danger. Sur Twitter, Omaid H. Sharifi, fondateur d'ArtLords – un groupement d'artistes –, fait un parallèle entre cette scène fixée par une vidéo en ligne avec celle, terrible, du *Titanic* où l'orchestre jouait toujours tandis que coulait le paquebot. Aujourd'hui réfugié à Abou Dhabi, avec seulement son ordinateur et quelques vêtements de rechange, Omaid H. Sharifi dort très peu, occupé à faire évacuer des artistes d'Afghanistan vers les Emirats, l'Ouganda ou la France. «*Tout ce que j'entreprends est contre les talibans, affirme-t-il à Libération. C'est un groupe terroriste qui est contre l'art. Ils ne m'ai-*

*ment pas et je ne les aime pas. Ils ont tué ma belle-sœur de 23 ans et trois artistes du groupe sont morts dans des attentats.*»

## SAUVER QUI? COMMENT?

Financé par des bourses des Nations unies, de l'Unicef, des ambassades américaines et canadiennes, le projet ArtLords, né en 2014, s'enorgueillit de la réalisation de plus de 2000 fresques – notamment sur les murs anti-explosion de Kaboul – et fédère une cinquantaine d'artistes (graphistes, peintres, musiciens, comédiens, réalisateurs) qu'Omaid H. Sharifi aide aujourd'hui à exfiltrer. «*Tout ce que nous avons construit s'est envolé. L'Afghanistan redevient noir et blanc. Il perd sa beauté, sa diversité et ses couleurs*», se déssole-t-il... Alors que le pays bascule, que tous ceux qui travaillaient dans le milieu culturel cherchent à fuir, quel devenir pour les artistes af-

ghans ? Comment se reconstruire ? « Je n'ai aucun doute que l'art afghan ne mourra jamais. Je nourris même quelques espoirs de retourner à Kaboul un jour, poursuit le fondateur d'ArtLords. On ne sait jamais, on peut peut-être peindre autre chose que des visages et voir avec les talibans s'ils acceptent qu'on revienne ? J'attends un peu que tout le monde soit à l'abri pour connaître leurs véritables intentions... »

Evoquer un potentiel retour en Afghanistan arrache des larmes à Kubra Khademi. La courageuse plasticienne, réfugiée en France depuis qu'elle a défilé en armure à Kaboul en 2015 pour dénoncer l'instrumentalisation du corps des femmes, est bannie de son pays. Alors que le pont aérien entre la capitale afghane et la France se refermait vendredi dernier, Kubra Khademi orchestrait une performance à Paris dans le cadre du festival d'été de l'Atelier des artistes en exil (« 4,3,2,1... », jusqu'au 11 septembre). Sur scène, cinq jeunes danseurs miment le dénuement, la famine et la lutte pour la vie. « Il y a un proverbe afghan qui dit que si tu crèves de faim, tu es prêt à avaler ton propre caca. Et même à dévorer ton bébé, expose l'artiste. Tout mon travail est lié à mes origines et à la culture populaire de mon pays qui est très crue, presque animale. En France, même pendant la pandémie, on n'est pas morts de faim. L'Afghanistan est un pays fatigué par la guerre, c'est la lutte pour la survie, on a toujours peur de manquer de pain. Et les talibans ne sont jamais vraiment partis. Depuis leur retour, les femmes sont leurs premières cibles, elles vont devenir des esclaves sexuelles. C'est très grave. »

Voilà pourquoi la plasticienne s'est mobilisée jour et nuit depuis fin juillet pour constituer une liste d'artistes à évacuer d'urgence. Sauver qui ? Comment ? « J'ai d'abord pensé aux femmes et aux ethnies les plus vulnérables, aux Hazaras. Il est vrai que la scène afghane est très différente de la scène culturelle française. C'est un pays patriarcal et on n'y vit pas de son art. » Aidée par les réseaux sociaux, Kubra Khademi est cependant en contact avec des jeunes filles très engagées, autrices de théâtre ou actrices à Bamian (180 kilomètres à l'ouest de Kaboul), mais elle tait leur nom pour ne pas les mettre en danger.

Depuis la prise de pouvoir des talibans, les artistes sur place témoignent d'une violence crescendo : ateliers brûlés, sculptures détruites à coups de marteau... « Ils nous envoient des photos avec des impacts de balles. Ils plaisaient presque de ne pas avoir été tués. » Avec sa productrice Maria-Carmela Mini, elle a établi une liste de 50 artistes à sauver d'urgence : « Ils sont les garants de la préservation de la culture contemporaine afghane qui risque de disparaître si on ne les aide pas à partir », précise la productrice. Dès la fin juillet, plusieurs listes d'artistes ont été établies avec 160 personnes prioritaires – dont 100 sont en sécurité. Une est pilotée par Kubra Khademi,

une par le cinéaste et romancier Atiq Rahimi et une autre par Guilda Chahverdi, coordinatrice de projets culturels et directrice de l'Institut français d'Afghanistan de 2010 à 2013. Commissaire de l'exposition « Kharmohra, l'Afghanistan au risque de l'art », au Mucem de Marseille en 2019, Guilda Chahverdi connaît le terrain : « Il y a beaucoup de stéréotypes sur la culture afghane qui ne concernerait que la calligraphie, les miniatures et le patrimoine archéologique. Or, il y a une scène culturelle afghane, certes pas monumentale, mais elle existe, acharnée, forte, pleine d'émulation et elle ne vient pas seulement de l'injonction occidentale. Il y a aussi un public. Malgré l'insécurité. Beaucoup d'artistes sont des autodidactes, à l'heure d'Internet et des voyages, ces personnes sont connectées. C'est impossible pour cette génération d'accepter que tout soit fini. »

#### « ESPACES D'EXPRESSION »

À la Friche de la Belle de mai, elle rend régulièrement visite aux trois familles (photographes, peintre, auteur de théâtre) qui ont pu être évacuées dès la veille de la chute de Kaboul. « Il reste encore beaucoup de personnes sur place qui souffrent. On propose en ce moment des listes plus petites pour que leur évacuation soit envisagée. » En France, 50 institutions culturelles se sont portées solidaires afin d'offrir les meilleures conditions d'accueil, d'hébergement et de travail à long terme.

Sur le montage du festival de l'Atelier des artistes en exil, Judith Depaule, directrice, apporte l'expertise de sa structure à la situation d'urgence. Elle conditionne la survie de l'art afghan à deux facteurs : « D'abord, les artistes doivent pouvoir exercer leur profession et travailler en fonction de leurs compétences. Leur art doit être reconnu comme tel. Ensuite, toute la profession culturelle doit se mobiliser pour leur faire une place, donner des espaces d'expression. Ils pourront ainsi perpétuer la culture afghane. Il n'y a pas de raison qu'ils n'aient pas leur place au vu de la forte mobilisation à laquelle on assiste. » La mission de l'Atelier des artistes en exil vise justement à créer les conditions favorables aux pratiques artistiques des demandeurs d'asiles. « Après, il faut que cette mobilisation dure dans le temps », tempère-t-elle, réaliste.

Humayoun Ibrahim, 25 ans, percussionniste, joueur de tabla et de dholak, exilé en France depuis 2018, vient d'accueillir son père, maître de musique à Kaboul, avec le reste de sa famille. Ils ne s'étaient pas vus depuis cinq ans. Et le jeune musicien a obtenu au printemps son statut de réfugié politique. Il aide ses proches dans un français impeccable. Avec effroi, la famille se passe le communiqué officiel des talibans sur Facebook qui interdit désormais de chanter et jouer de la musique autre que religieuse. ◀



L'Orphelinat, de la cinéaste Shahrbanoo Sadat. ROUGE DISTRIBUTION

# « On m'a dit : "Si vous continuez à travailler, on vous tue" »

**L'arrivée au pouvoir des talibans a précipité leur départ. « Libération » a recueilli les témoignages de cinq artistes (musicien, peintre, comédienne...) tout juste arrivés en France.**

**C**roissante depuis des années, la menace du nouveau régime des talibans confronte la sphère artistique du pays à un terrible dilemme : le départ ou la perspective de la mort. Musique, théâtre, cinéma, littérature, arts plastiques... tous les champs de la création sont visés. Ils sont cinq à témoigner auprès de Libération.

**Shahrbanoo Sadat, 31 ans, cinéaste**  
**« J'ai d'abord refusé les offres d'exfiltration »**

« J'ai tout laissé derrière moi : mon nouvel appartement, mes plantes, mes livres, huit membres de ma famille, mes amis, le café dans lequel je travaillais et surtout mon cœur. Je n'avais aucune intention de quitter l'Afghanistan et j'ai d'abord refusé les offres d'exfiltration quand les talibans sont arrivés. Je n'ai personnellement pas reçu de menaces, mais je sais pertinemment que les artistes sont la cible des talibans et des groupes terroristes, la guerre civile se profilait... Je viens de vivre, à l'aéroport de Kaboul, les soixante-douze heures les plus terribles de

ma vie. J'ai dû m'occuper de mon père cardiaque, porter mon neveu de 4 ans, m'occuper de sept autres, prendre soin de moi, communiquer avec mon producteur et avec mon partenaire via un très mauvais réseau à cause des brouilleurs, rester la nuit près de la porte nord, le lendemain – sous le feu des balles – changer de porte, rester quatorze heures sur le premier checkpoint, huit heures sur le deuxième, dormir la nuit dans la file d'attente pour le troisième et douze heures sur le quatrième. Mes nièces se sont évacuées dans la file d'attente, je me suis également évacuée. La poussée de la foule était folle. Je n'ai jamais rien vécu de tel... »



« Mes producteurs et amis internationaux ont mis mon nom sur toutes les

listes possibles et je n'ai pas été en mesure de choisir la destination. La France a été le seul pays à fournir des laissez-passer. Ce qui est drôle, c'est que je ne figure sur aucune liste officielle des cinéastes en Afghanistan. Soit, ils pensaient que je n'étais pas afghane – ce qui est bizarre parce que j'y habite – soit ils pensaient que je n'étais pas assez vulnérable... J'ai toujours été assez critique du cinéma afghan. Cependant, ces vingt dernières années quelques longs **Suite page 8**



Transition through Reproach Valley, de Kubra Khademi, à Lyon en 2020. PHOTO ROMAIN GUEDE



Suite de la page 7 métrages ont figuré dans les grands festivals, à Cannes, à Berlin, à Venise. De nombreux courts métrages et documentaires ont été produits.

«Ce que je peux dire avec certitude, c'est que nous avançons. Lentement, mais sûrement... *L'Orphelinat*, mon dernier film, a été présenté à la Quinzaine des réalisateurs en 2019. Je l'ai tourné au Tadjikistan, en Allemagne et au Danemark. Je n'ai en revanche jamais pu tourner mes longs métrages en Afghanistan pour des raisons de sécurité et parce que je travaillais avec une équipe de tournage européenne. Mais tout, dans mes films, devait être exactement comme en Afghanistan.

«Je suis cinéaste et je reste cinéaste, que je sois en Afghanistan ou ailleurs... Le cinéma est la seule chose qui me reste. Je ferai des films sur le pays et ses habitants. Je parlerai de l'Afghanistan de manière plus approfondie et je partagerai des histoires inédites. C'est mon travail et mon devoir ! Tout le monde a le cœur brisé. Mais je crois que nous devons nous en sortir. Les talibans ne peuvent pas garder le pays pour toujours. Nous y retournerons. Jusqu'à ce jour, je garderai la clé de mon appartement dans ma poche.»

**Mohsin Taasha, 30 ans, peintre**  
**«J'ai toujours travaillé dans l'insécurité»**

«Je me suis dit qu'il fallait quitter l'Afghanistan quand deux jeunes amies artistes ont été retrouvées assassinées en mai. Ce jour-là, j'ai pensé qu'il n'y avait plus d'espoir. Elles travaillaient à l'Institut français d'Afghanistan (IFA), l'une était

peintre et l'autre réalisait un film d'animation. L'IFA était un baromètre pour nous et quand il a fermé ses portes, en 2014, cela a découragé plusieurs de mes amis artistes. Si ce lieu n'était plus ouvert au public,



il s'y passait encore des choses en privé.

«La semaine dernière, deux amis photographes se sont fait arrêter et confisquer leurs appareils par les talibans. Il fallait fuir. Car le dessin et la peinture sont *haram* [interdits par la loi islamique, ndlr].

«En 2017, après mes études à Lahore [au Pakistan], j'étais rentré à Kaboul plein d'espoir et je partageais cet enthousiasme avec plusieurs artistes en échangeant tant sur les nouveaux outils que sur les formes ou les idées. Nous montrions notre travail dans des espaces privés, à la faculté des beaux-arts de Kaboul et des galeries étrangères exposaient nos créations. J'ai toujours travaillé dans l'insécurité, et, jusqu'à la chute de Kaboul, nous avions l'espoir de continuer à créer.

«Mais il y a deux choses : d'une part la création artistique et de l'autre la vie humaine. J'ai toujours été en danger étant à la fois artiste et *hazara* [une minorité ethnique et religieuse]. Mes amis sont dispersés et pratiquent leur art là où ils sont. Ma génération va laisser une trace car nous sommes tous reliés désormais avec la volonté de transmettre notre culture afin de laisser un espoir aux artistes à venir.»

**Yasamin Yarmal, 55 ans, comédienne**  
**«A cause de mon métier, un homme m'a tiré dessus»**

«Je travaille depuis quarante ans pour le théâtre afghan, j'ai joué dans près de 80 films et dans 15 séries pour la télévision : des tragédies, des comédies, des films romantiques. J'ai été une jeune actrice très connue jusqu'à ce que les talibans s'en prennent à moi en 1997. J'ai dû me réfugier dans un village.



Mon mari, militaire, a été fait prisonnier et j'ai perdu un fils. Après 2001, je suis rentrée à Kaboul et j'ai repris mon activité. A cause de mon métier, un homme m'a tiré dessus. Après cette agression, la police m'a escortée pendant un petit moment puis ils m'ont abandonnée.

«Les gens connaissent mon visage, j'ai été harcelée et poursuivie dans la rue, on m'a dit : "Si vous continuez à travailler pour la télévision, on vous tue." J'ai raconté sur Tolo TV les menaces dont je faisais l'objet. Je me suis cachée pendant dix jours dans un sous-sol quand les talibans sont arrivés. Sur le chemin de l'aéroport, j'ai été séparée du reste de ma famille, deux de mes petits-enfants sont encore à l'hôpital à Kaboul. Je ne savais pas vraiment où j'allais, pourvu que je parte de cet enfer. La comédie, c'est mon métier. En France, j'aimerais pouvoir créer une association d'artistes et d'acteurs afghans.»



Autoportrait de la photographe Rada Akbar. PHOTO RADA AKBAR

«Rebirth of the Reds»,  
série réalisée en 2016  
après un attentat  
à Kaboul par le peintre  
Mohsin Taasha.  
MOHSIN TAASHA



●●● **Rada Akbar,**  
**33 ans, photographe**  
**plasticienne**  
**«L'art m'aidera à m'en**  
**sortir»**

«En venant en France, j'ai dû tout laisser derrière moi : mes installations, mes photographies, mes tirages... Tout est resté dans mon appartement. Comme j'ai toujours été critique envers les talibans et les moudjahidin, ma vie était clairement en danger. Je n'avais rien planifié et maintenant, je suis là, et le reste de ma famille a atterri en Alle-



REBECCA TOPAKIAN

magne. On a tout perdu. Tout est arrivé si vite. Quelles sont les options? Comme j'ai été très mobilisée par l'évacuation de ma famille, honnêtement, je vous avoue que je pense très peu à l'art et à l'après. Mais je suis une artiste et je suis supposée continuer à l'être... L'art m'aidera à m'en sortir. En Afghanistan, la scène était plutôt limitée, il n'y avait pas de subventions, peu de galeries et de lieux d'exposition. Tout se passait dans la sphère privée. Mon travail personnel a été sur-

tout soutenu par mes amis et ma famille. Toute ma pratique vise à combattre les stéréotypes sur les femmes afghanes. Car l'histoire et l'actualité de mon pays fourmillent de femmes super fortes, de reines, de poétesses, d'impératrices, de militantes qui ont façonné notre culture. Pour les célébrer, j'ai créé le projet Abarzanan, une série d'expositions qui ont eu lieu en 2019 et 2020 à Kaboul et qui mélangent des femmes afghanes et d'autres, d'origines diverses. Mon idée était de créer un musée historique des femmes, toute une équipe travaillait avec moi sur ce concept. Je voudrais poursuivre ce projet.»

**Ibrahim Ibrahimi,**  
**49 ans, maître**  
**de musique**  
**«Les talibans m'ont**  
**toujours menacé»**

«Tout ce que je possédais est resté au pays : mes instruments – des tablas, des rubabs, des percussions –, mes voitures, mes maisons, mes cartes bancaires... Sur le chemin de l'aéroport de Kaboul, j'ai été arrêté par les talibans, car mon visage est connu, un de mes fils a été blessé. J'appartiens à une grande famille de musiciens, un temps exilée au Pakistan. Mon père était déjà maître de rubab, mes fils jouent aussi de

ces instruments traditionnels. Aujourd'hui, tout est fini. J'enseignais à des élèves de toutes les nationalités, je faisais des tournées officielles, je donnais beaucoup de concerts privés pour les diplomates, j'étais employé par la radio et la télévision d'Afghanistan et j'ai joué sur toutes les chaînes de télévision. Ces dernières années, quand on



partait à un concert, on y allait la boule au ventre avec la peur que les talibans débarquent d'une mi-

nute à l'autre. Ils m'ont toujours menacé par des lettres et des appels téléphoniques qui me signifiaient qu'un artiste célèbre n'avait pas le droit de vivre. Leur arrivée à Kaboul me prive de tout moyen d'existence. Je suis venu avec 16 personnes mises en danger par mon métier. J'ai envie de continuer à jouer, la musique est mon identité. Je veux donner mon art à la France, enseigner ma pratique et la musique afghane, composer et donner des concerts. J'aimerais fonder une institution de préservation de la musique afghane.»

Recueilli par C.I.M.



Le musicien Ibrahim Ibrahimi (au centre), entouré de ses fils, samedi à Montrouge. PHOTO CHRISTOPHE MAOUT